

Chers lecteurs,

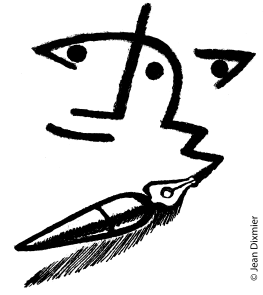
L'atelier « Page Blanche », de la bibliothèque municipale de Queige vous propose cette année, « **un mois, une expression** », pour goûter à toutes les saveurs de notre langue, même les plus subtiles.

Pour ceux qui voudraient nous rejoindre, prochaine réunion le jeudi 19 février, 19h00, salle de la bibliothèque. Et pour ceux qui voudraient simplement participer, sans venir à l'atelier, l'expression choisie pour février est « **tomber dans l'oreille d'un sourd** ». Merci de nous faire parvenir vos textes avant le 19 février. Par email :

biblio.queige73@orange.fr, ou sur papier, à remettre à la bibliothèque ou à la mairie.

Bonne lecture à tous,

J., B., G. et O.



PISSER DANS UN VIOLON

Ne servir à rien.

Faire quelque chose de complètement inutile, inefficace.

Le Canardus Satiricus est une espèce menacée. Drôle d'oiseau au plumage variable mais toujours très contrasté, il est de couleur vive sur l'avant et généralement noir et blanc pour le reste du corps. Jusqu'au 7 janvier 2015, « Charlie Hebdo », une importante colonie de Canardus Satiricus s'était établie à Paris, rue Nicolas Appert dans le 11^{ème}. Mais cette colonie a été décimée par des braconniers d'une cruauté et d'une barbarie inimaginables face à cette espèce pacifiste qui se nourrit exclusivement de rires, de réflexions et de dessins. Les survivants ont alors dû trouver refuge après d'une branche éloignée de la famille, le Canardus Canardus « Libération ».

L'espèce Canardus Satiricus a vécu ses plus grandes heures au début des années 70, avec une population très active, notamment en Savoie, à Queige. « La Gueule Ouverte », caneton issu de la famille « Charlie Hebdo » y a installé son nid, garni de magnifiques plumes. Pourtant prometteuse, cette branche nommée par certains Canardus Satiricus Écologicus s'est éteinte prématurément, avant même d'avoir pu s'enraciner dans les montagnes du Beaufortain. En effet, son fondateur, guide et patriarche, Pierre Fournier, est décédé peu après l'éclosion de sa troisième couvée.

Suite au massacre du 7 janvier, le classement sur la liste rouge des espèces en danger du Canardus Satiricus est actuellement à l'étude. De grandes parades ont eu lieu dans les nombreuses niches écologiques susceptibles d'abriter de tels palmipèdes. C'est parés de leurs plus beaux atours que Colverts, Cols Blancs et autres Mandarins ont tenu à défilier en caquetant, cancanant ou nasillant leur indignation face au sort réservé aux « Charlie Hebdo ». Même si ce petit groupe a parfois été considéré comme un vilain petit canard, toutes les bêtes à plumes ont, pour l'occasion, fait preuve d'une belle solidarité en se serrant les ailes face à la barbarie.

Espérons qu'il n'est pas trop tard pour sauver cette espèce emblématique du genre Satiricus et que l'élan de solidarité qui naquit au lendemain du 7 janvier durera suffisamment pour sauver définitivement l'espèce.

Sinon, si toute cette mobilisation n'a servi à rien, autant pisser dans un violon !

L'expression « pisser dans un violon » n'a pas de signification en elle-même, car il s'agit d'une phrase codée utilisée pendant la 2^{ème} guerre mondiale par la Radio de Londres à destination de la Résistance française. Tout comme ces vers de Verlaine : « les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone » annonçaient le Débarquement de Normandie.

Voici le code qui permet de comprendre ce message :

P I S S E R D A N S U N V I O L O N inversons toutes les lettres, cela devient :

N O L O I V N U S N A D R E S S I P décomposons le message :

NO = ne pas (en anglais)

LOI = s'adresse à Loïc, un résistant (un breton ?)

VEN= venir, mais avec le no du début : ne pas venir.

USN= usine

ADRESS IP= s'adresser à IP.

Loïc ne doit pas venir à l'usine. (Elle risque d'être bombardée par l'aviation alliée ?)

S'adresser à IP. Loïc doit s'adresser à IP, son contact dans le maquis qui lui donnera de nouveaux ordres.

Phrase que les experts allemands du déchiffrement n'ont jamais pu décoder.

A ses pieds, je l'aidais à essayer ses escarpins. Tandis que je tenais sa fine cheville, je guidais son talon dans le soulier. Je caressais avec volupté le cuir luxueux et mes doigts picotaient du désir de l'effleurer et même de palper ce joli coup de pied qui me parlait de cette femme de caractère. Quelle ne fut pas ma surprise quand elle me glissa ce billet dans mon veston de simple cordonnier ! « Enzo, je compte particulièrement sur vous. Soyez à l'aise, le ballet ne se donne pas dans la grande salle de la Fenice. Cette petite forme se jouera dans la salle de bal. » me dit-elle, penchée vers mon visage. Interloqué, je m'émerveillais de la brillance de ses cheveux. Elle s'offrait. « Enzo, de son joli minois, cette histoire est magnifique, venez ! » J'ai stoppé toute commande pour quérir une tenue correcte. Sous les porches, je lisais placardées des affichettes *Manuel De Falla, samedi 21h, l'amour sorcier, petite salle de la Fenice*. Mes compères m'interrogèrent mais je demeurai mystérieux enserrant ce précieux billet enveloppé de son parfum.

Enfin je gravis lentement les marches de cet illustre palais, choisissant cette entrée pour les petites gens plutôt que celle empruntée par ceux qui arrivent en gondole. Je tendis mon invitation et j'entrai dans une belle salle de cocktail. Mon costume empesé ressemblait à ceux de ces hommes respectables. Je souriais en pensant à cette lavallière si compliquée à mettre en place. Des cercles de conversation se formaient, je la cherchais. On me proposa du champagne et je sentis cette fragrance si reconnaissable. Mon cœur battait la chamade. Déjà l'orchestre se préparait. Tous se dirigèrent vers la salle de bal.

Je la vis. Sa robe était resplendissante. Le satin miroitait d'un gris argenté, des roses en tissus soulignaient ses épaules dégagées, un lacet corsetait sa taille, des rubans verts vire voletaient le long de ses interminables jambes. Le ballet commença et les couples s'élançèrent sur le plancher Versailles. En retrait, illuminé par le lieu, légèrement grisé par les bulles de mon breuvage, soudain, ses grands yeux verts croisèrent les miens. Elle me sourit et m'invita à la prochaine danse sur *El circulo magico*. Je me laissai guider. Je découvris alors cette harmonie des corps complices. Je glissais mes pas dans les siens, le décor, les gens, tout était flou. La musique nous transportait. Grazie mille, Enzo, vous êtes là ! Voyez-vous, ce ballet est splendide ! Ce soir est exceptionnel ! Écoutez le deuxième violon, c'est un prodige ! Celui qu'une mèche blond vénitien gêne... » Nous tournions sur le rythme endiablé, « oh ! Comme son violon attaque staccato » son visage m'ensorcelle, « les notes courent sous ses doigts ! » je plaque ma main dans son dos. Je la dévorais des yeux, elle n'écoutait que le talent de ce violoniste. « Enzo, me murmure-t-elle à l'oreille, ce soir je vais lui remettre au nom de la famille di Bernardi un Stradivarius. » Elle relève sa tête, m'indique de me taire, je m'efforce de sourire mais je bouillonne. J'ai très chaud. Ma cravate m'étouffe.

Je sors en me contenant sur la Canciodel fuego fatuo. Dans le corridor, le serviteur de Paula discute avec une femme de salle, il tient l'étui du Stradivarius, je le libère de sa caisse. Je rentre dans un boudoir et me soulage de ce sentiment odieux qui me submerge, la jalousie, en pissant dans ce violon.

Cela faisait dix heures que nous étions dans cette salle de réunion. Des tasses de café vides ainsi que des restes de repas sandwiches traînaient sur les tables. Tout autour, je ne voyais que des visages fatigués qui me donnaient un aperçu du mien...

Certains tripotaient leurs casques dans lesquels ils pouvaient entendre la traduction des interventions dans leur langue, d'autres mettaient la main devant le micro pour échanger des propos avec leurs voisins, d'autres encore retiraient leurs lunettes et se frottaient vigoureusement le visage pour combattre la fatigue.

Jusqu'à maintenant toutes les positions d'accord étaient insatisfaisantes et nous le savions tous, mais pour une raison qui m'échappait, nous nous obstinions dans cette voie.

Ce fut à mon tour d'intervenir et une seule idée me venait en tête. À bout de nerfs je m'entendis la dire comme détaché de moi-même : " si nous espérons sortir un accord de ces propositions, autant vouloir pisser dans un violon !! "

J'eus l'impression que tout se figea. Le brouhaha ambiant cessa, après quelques secondes qui me parurent une éternité, mon homologue chinois se mit à rire aux éclats. Ce qui eu pour effet de détourner tous ces visages perplexes vers lui. Quand il reprit son souffle, chacun pût entendre dans son casque : " chez moi on dit pédaler sur un âne!! ". Dans un éclat de rire général qui dura une heure, chacun voulut dire la sienne...

Le lendemain la réunion reprit, tous se parlaient comme de vieilles connaissances. Un accord fut trouvé assez rapidement...

Comme quoi vouloir pisser dans un violon, peut s'avérer utile !...

Prochain thème, pour parution dans « Queige-infos » du mois de mars: « tomber dans l'oreille d'un sourd ». À vous de jouer, bien fort, pour que tout le monde entende : tous à vos plumes !